

Bulletin d'histoire politique

Corvisier, André. La guerre. Essais historiques. Paris, PUF (Histoires), 1995. 423 p.

Serge Bernier



Volume 5, numéro 3, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063636ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063636ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, S. (1997). Compte rendu de [Corvisier, André. La guerre. Essais historiques. Paris, PUF (Histoires), 1995. 423 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 5(3), 140–142. <https://doi.org/10.7202/1063636ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Corvisier, André. *La guerre. Essais historiques*. Paris, PUF (Histoires), 1995. 423 p.

Voici, en quelque 400 pages bien serrées, le condensé du parcours intellectuel d'un historien militaire d'envergure mondiale et d'origine française. La carrière de ce grand professeur qui, voici encore cinq ans, dirigeait un séminaire d'histoire socio-militaire auquel chacun voulait assister, a pris sa vitesse de croisière avec la publication de sa thèse de doctorat, en 1964, intitulée *L'armée française de la fin du XVIIe siècle au ministère de Choiseul. Le Soldat*.

Ce travail socio-militaire pur est surtout connu par son sous-titre «Le soldat», ce laissé-pour-compte que Corvisier a fixé au centre de ses préoccupations de chercheur. Après de multiples autres publications, il allait diriger la préparation du *Dictionnaire d'art et d'histoire militaire* et de *Histoire militaire de la France*, avant de nous donner aujourd'hui cette série de sept longs essais dont les seuls titres nous dévoilent tout un programme : De la violence à l'art militaire; Science, guerre et art militaire; Milieu, moyens et potentialités; Guerre et État; Guerre et société; La guerre et les facteurs moraux; Guerre et politique. Ici encore, le soldat, et pas seulement ses chefs, est traité et filtré par la vie même de Corvisier, qui dédit ce livre à ceux de sa famille morts en 1914 et en 1943-44, dont sa mère, tuée dans un bombardement allié durant la Deuxième Guerre mondiale. En préface, Pierre Chaunu, qui a demandé ce texte à Corvisier, parodie à juste titre Victor Hugo en disant que, dans ce livre, le soldat n'est pas même caporal que Corvisier l'a fait général (p.XI).

On ne peut saisir qu'incomplètement, et donc injustement, le dense contenu de cette œuvre dans un si court compte rendu. Permettez-moi donc de m'arrêter à quelques-uns seulement de ses nombreux aspects, entre autres, à l'utilité de l'histoire militaire. Sur ce sujet, Corvisier en dit beaucoup en quelques courts paragraphes dès les premières pages de son essai liminaire.

La guerre, rappelle l'auteur, est une des activités humaines ayant attiré très tôt l'attention des politiques. Mais, depuis un siècle, ce phénomène a évolué tellement rapidement, que d'étudier les leçons de la guerre précédente peut devenir cause d'erreur dans celle à venir. Après 1945, les décideurs, devant les nombreux périls, n'ont pas voulu consulter les historiens: «gens qui se veulent méthodiques et dont les enquêtes apportent des résultats d'ensemble seulement après que les décisions aient dû être prises» (p. 2). Les hommes de science, se basant sur l'histoire cependant, répondent plus vite, parfois en temps utile. «Toutefois la qualité de leurs réponses dépend évidemment de la

qualité des bases historiques de leur raisonnement» (*ibid.*). Les mutations des guerres ont conduit à des changements dans l'art militaire «qui ne pouvaient plus être [perçus] en s'aidant de cas bien caractérisés, mais nécessitaient une approche plus large, exigeant d'autres méthodes d'investigation, ponctuellement moins sûres, mais plus ouvertes et plus imaginatives, plus aptes à faire face à l'imprévisible» (*ibid.*).

Pendant que l'histoire-bataille honnie était laissée à des amateurs de moins en moins nombreux, l'école des Annales replaçait les guerres dans l'histoire générale permettant «l'élargissement de la réflexion historique sur la longue durée» (p. 3). L'accélération de l'histoire, paradoxalement, met en évidence «les vertus de l'étude de la longue durée pour les faits de structure, beaucoup moins mobiles que les événements. Ainsi s'est retrouvé réveillé l'intérêt que pouvait présenter l'histoire sinon directement sur la prise de décisions, du moins pour l'analyse des situations, en permettant de voir avec plus de précision la place de leurs composantes dans les évolutions à court, moyen et long termes» (*ibid.*). L'histoire n'est pas prospective, dit toujours Corvisier, mais elle est sans doute moins paralysante aujourd'hui, aux yeux des décideurs, qu'elle ne leur apparaissait l'être dans les années 1970.

La condition essentielle pour que l'étude des guerres par les historiens mène à celle de la guerre, qui pourra être utile aux décideurs civils et militaires «et aussi pour qu'elle [éclaire] l'histoire principale, est le "désenclavement" de l'histoire militaire et son ouverture à tous les domaines de l'histoire» (p. 6). En fait, de nombreux domaines sont liés à la guerre : psychologiques, techniques, juridiques, démographiques, économiques, institutionnels, sociaux, culturels, spirituels, moraux et politiques (p. 18).

D'autres domaines, que je citerai beaucoup plus brièvement, méritent des détours. Ainsi en est-il de celui de la violence. Les guerres populaires, en donnant des armes à des civils — hommes, femmes, adolescents — «montrent que la violence des civils, soldats improvisés, est souvent plus redoutable et moins contrôlable que celle des militaires. En effet, l'armée a joué un rôle capital dans l'établissement progressif des barrières à la violence» (p. 41)

Parlant plus loin des troupes de maintien de l'ordre, Corvisier fait remarquer deux points : elles sont équipées, d'abord et avant tout, d'armes défensives (boucliers, casques, gilets pare-balles) qui rappellent le Moyen Âge; le nombre de blessés dans ces corps antiémeutes est souvent égal ou supérieur à celui des émeutiers (p. 59-60).

Plus loin, il écrit encore que «l'évolution de l'armement est à l'origine des transformations de l'art de la guerre» (p. 96). Et des dizaines de cas sont mentionnés en exemple. Ainsi, l'invention de la selle et de l'étrier donne plus d'assise et de force pour le maniement d'armes comme l'arc.

Sur un plan plus général, les Forces armées canadiennes, très concernées en ce moment même par la question éthique, trouveront ici de nombreuses pages de réflexion (p. 34 à 64, 274 à 276, 288 et 289, 291 à 293, 314 à 318, 324 à 356, 382 etc.).

Ces aperçus sur les vastes horizons ouverts par Corvisier sont complétés par un guide bibliographique important et un bon index. Comme dans tout ce qui est humain, la perfection n'existe pas. Le lecteur notera plusieurs répétitions, sans doute inévitables dans un tel cadre. À la page 353, il faudra substituer 1681 à l'année 1861, à la page 85, 17 000 victimes, plutôt que les 25 000 qu'on y trouve.

Par moments, on se dira que l'auteur fait dans le court, en particulier dans le chapitre 2 (Science, guerre et art militaire). Ou encore que les exemples donnés, même s'il s'intègrent toujours dans l'aspect le plus large des choses, ainsi que certaines des préoccupations de l'auteur, sans parler de la bibliographie, sont très centrés sur la France. Ainsi, un Canadien et un Algérien pourraient être choqués d'apprendre que la première attaque allemande aux gaz a été lancée contre les seules troupes françaises, le 22 février 1915. Mais ces anicroches restent mineures et n'enlèvent rien aux points de vue développés par le maître qu'André Corvisier est pour nous tous.

À tout historien, de quelque spécialité qu'il fût, la lecture de cette œuvre apportera beaucoup, car Corvisier est plus qu'un artisan de l'histoire, ou qu'un honnête chroniqueur — deux tâches méprisées, mais si utiles —, il est aussi un penseur profond sur toute la question de la guerre en tant que phénomène humain. Et sa maîtrise de cet immense domaine est tout simplement admirable.

Serge Bernier
Direction Histoire et Patrimoine
Défense nationale du Canada